

Olga Penke

La fortune de l'Histoire des Deux Indes au XVIII^e
siècle en Hongrie. Contribution au portrait de

Pál Óz.

"... jamais un homme ne peut être la propriété d'un souverain, ... un domestique la propriété d'un maître, un nègre la propriété d'un colon... Il ne peut donc y avoir d'esclaves. Les Grecs, les Romains, les seigneurs féodaux ont été des bêtes féroces. Voilà donc la principe qui absout le tyrannicide."
/Histoire des Deux Indes, DIDEROT/

L'Histoire des Deux Indes fait partie des ouvrages des Lumières françaises qui eurent une influence importante en Hongrie dans les dernières décennies du XVIII^e siècle. Cette histoire coloniale attira particulièrement l'attention du public hongrois parce que, outre la vive critique de toute tyrannie politique et religieuse, il put y découvrir une affinité entre la situation politique de la Hongrie et celle des pays "sauvages" colonisés. Les pensées politiques de l'ouvrage, provenant en grande partie de Diderot, ont trouvé l'écho le plus large auprès des jacobins hongrois, et parmi eux, Pál Óz fut le plus sensible aux idées socialement radicales.

Pál Óz, jugé et exécuté - bien qu'il fût innocent - au cours de la répression du mouvement jacobin est une figure éminente de l'histoire hongroise, appréciée toujours justement mais indignement oubliée. Il mourut très jeune¹, et son talent était déjà généralement reconnu. Le personnalís József Úrmé-

nyi, futur juge du pays /judex curiae/ le défendit ainsi lors du procès des jacobins: "Je le connais, il serait digne d'après son érudition de s'asseoir sur mon siège et non sur le banc des accusés."² Son nom fut cité deux fois parmi les candidats proposés à l'obtention d'une chaire dans l'enseignement supérieur; on lui ordonna officiellement de préparer le professeur d'esthétique Schédius en vue de son examen de philosophie. D'après Kazinczy, il fut "une des meilleures têtes dans le pays"³; Gergely Berzevicky accusa le tribunal dans sa libelle écrite anonymement en 1795, de vouloir priver les Hongrois d'un de leurs grands talents, en exécutant ce jeune juriste sans trouver aucune preuve de sa culpabilité.⁴

Depuis la fin du XVIII^e siècle, peu d'études s'occupent de sa personne, de son activité. Les recherches les plus approfondies sont dues à Kálmán Benda qui nous présente sa figure dans le mouvement des jacobins hongrois.⁵ Alajos Degré traite dans une belle étude la philosophie juridique, la réflexion progressiste, la curiosité étendue de Pál Óz. Il y résume aussi les résultats des recherches antérieures.⁶

La fermeté, la droiture, la fidélité aux principes déterminent les actions et les pensées du jeune réformiste. Il fait preuve d'un génie philosophique et critique. Il se distingue déjà à l'Université par son talent. Après ses études, il participe à la Diète, où il rédige un journal à la demande de György Nisnyánszky, et il est probable qu'on envoie ce journal aux comitats et qu'ainsi il circule dans le pays. L'authenticité et l'exactitude de ce journal

qui diffèrent des embellissements du procès-verbal officiel font connaître son nom. Les notes qu'il prend, montrent son esprit critique. Les rares remarques subjectives qu'il y insère, laissent voir aussi ses pensées progressistes:

"... je me suis réjoui en comprenant /.../ que les comitats ne veulent point charger les pauvres gens de frais supplémentaires..."⁷ Óz ne se vante pas d'une origine noble et il se charge seulement une fois de la défense d'un gentilhomme dans sa pratique juridique. Il critique également les lois de l'époque parce qu'elles "excluent la partie la plus utile et la plus nombreuse du peuple de presque tous leurs droits."⁸

Óz veut se consacrer en faveur de l'humanité tout comme les philosophes, les encyclopédistes français: "Je sacrifie ma force volontiers à l'intérêt du bien public" dit-il, quand il adhère au mouvement des jacobins, bien qu'il insiste sur les différences de ses principes. Óz a espéré, au lieu d'une révolution, de l'éducation de l'opinion publique le progrès pacifique du pays. Son démocratisme l'amène jusqu'à admettre l'idée républicaine; cependant son objectif n'est point la république, mais seulement une meilleure constitution que celle existante et une forme de gouvernement capable de promouvoir le bonheur des habitants de son pays. Sa conception politique est caractérisée par un radicalisme social très rare à l'époque comme le prouve son autodéfense: " J'ai toujours eu une sympathie si profonde et si sincère à l'égard du peuple contribuable que j'ai considéré de remplir l'un des plus importants devoirs humains en multipliant ma force avec celle des autres."⁹

La personne et les idées de Pál Óz peuvent être connues des mémoires de ses contemporains, de son maintien devant le tribunal, des réflexions qu'il écrivait pour son avocat plaidant.¹⁰ Ses manuscrits ont été rendus aux Hongrois seulement en 1895 et depuis ce temps-là très peu de recherches ont été entreprises pour les explorer.¹¹ Outre ses écrits rédigés au cours du procès, son journal de la Diète et le poème Jer magyar, sirj velem /Viens hongrois, pleure avec moi/ ont été publiés /le poème a été attribué à Óz et utilisé contre lui dans le procès des jacobins, mais la paternité du poème n'est pas éclaircie de nos jours non plus./¹²

Ses notes de lecture présentent une valeur particulière parmi ses manuscrits, dont l'analyse nous révèle et l'individualité, et la manière de penser de leur auteur. Parmi ses Vegyes töredékei /Fragments mélangés/ nous trouvons deux "annotations" en français.¹³ Après les études importantes de Sándor Eckhardt, utiles pour l'initiation à la question,¹⁴ Béla Köpeczi s'est occupé de ses "annotations" prises dans le Télémaque de Fénelon. Köpeczi a constaté qu'Óz avait noté en priorité, en dehors des réflexions concernant l'homme en général, les pensées politiques progressistes et même révolutionnaires.¹⁵ L'autre "annotation" en français de Pál Óz a été faite à partir de l'histoire coloniale de Guillaume-Thomas Raynal ou comme les contemporains le connurent en Europe, de l'abbé Raynal. Le livre parut sous le titre de l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux Indes, d'abord anonymement

en 1770, puis, avec des remaniements en 1774, et enfin sous le nom de Raynal, avec les changements et additions importantes en 1780.¹⁶ Le mérite revient à Sándor Eckhardt de présenter en gros les "annotations" de Pál Óz prises dans le livre de Raynal, et de mentionner quelques influences de ce livre sur les idées politiques en Hongrie. Mais son influence ne fut que partiellement découverte.

L'abbé Raynal est placé au rang des grands philosophes des Lumières françaises à partir de 1770, son nom se présente à côté de celui de Rousseau et de Voltaire. Il sera considéré comme "le père de la Révolution" et on lui pardonne même d'avoir désavoué son "propre enfant" en 1791.¹⁷ Les contemporains estiment son influence plus considérable que celle de Diderot dont les écrits philosophiques et politiques sont peu connus /ils restent en grande partie inédités à l'époque/, et dont le nom est associé à l'Encyclopédie.¹⁸ Raynal doit sa renommée à ses ouvrages traitant l'histoire coloniale, et en premier lieu à l'Histoire des Deux Indes.¹⁹ Les contemporains lisent ce livre pas seulement comme une "machine de guerre" contre l'Ancien Régime. Les pensées sociales les plus populaires des Lumières françaises, la philosophie sociale de Rousseau trouvent leur place à côté des théories de tolérance de Diderot et de Voltaire et des idées de Montesquieu dans cet ouvrage, et elles sont liées aux exemples pris dans l'histoire coloniale. Les données statistiques sèches et des descriptions souvent ennuyeuses ont été reliées par des fragments passionnés pour la vérité et la légitimité

mais surtout par une conception philosophique assumant la solidarité avec tout le genre humain. Le grand mérite du livre est de réaliser dans l'ensemble de l'ouvrage le caractère philosophique et politique indiqué dans le titre, auquel l'auteur a subordonné le choix et l'arrangement des matériaux. Ce caractère rend cet ouvrage, considéré par bien des contemporains comme une compilation insipide, uni et actuel. La conception du livre fut révolutionnaire à l'époque, et son ton révoltant suscitait beaucoup de critiques. On a même hésité à accepter qu'il s'agisse d'une vraie histoire. Diderot réfute les contestations, en soulignant l'importance primordiale de l'oeuvre dans la formation active de l'Histoire: "Le livre que j'aime et que les rois et leurs courtisans détestent, c'est le livre qui fait naître les Brutus. Qu'on lui donne le nom qu'on voudra."²⁰

Les idées développées dans l'oeuvre ont eu un grand retentissement en Europe. Les couches sociales les plus différentes ont apprécié dans ce livre les idées les plus divergentes. Joseph II et Frédéric II ont admiré Raynal tout comme les révolutionnaires, Toussaint-Louverture, chef de la révolte des Noirs de Haïti et Napoléon ont lu son livre avec le même enthousiasme. L'ouvrage voulant servir à tout prix le bonheur de l'humanité fut condamné au feu par le Parlement en 1781 "comme impie, blasphématoire, séditieux, tendant à soulever les peuples contre l'autorité souveraine, et à renverser les principes fondamentaux de l'ordre civil."²¹ Pourtant nous pouvons en même temps trouver dans le livre

des passages comme: "Le gouvernement le plus heureux serait celui d'un despote juste et éclairé".

Le public français était plus ou moins averti, déjà à l'époque, que Diderot et ses amis-philosophes avaient participé à la création de l'ouvrage. De nos jours, on peut sûrement savoir, grâce aux recherches précieuses de Michèle Duchet que Diderot a déjà collaboré à la rédaction de la première édition, et que la plupart des remaniements faits pour les éditions ultérieures, la forme définitive de l'oeuvre, les idées les plus radicales, un tiers environ de l'édition de 1780 sont dus à Diderot. Les descriptions historiques et statistiques, la fraîcheur et l'abondance prodigieuse des informations concernant les événements et l'économie jouent en faveur de l'abbé, mais on trouve partout la conception politique et économique de Diderot où sont développées des idées révolutionnaires concernant la morale, l'esclavage, la liberté, l'égalité, le fanatisme, la société juste. Les contradictions internes du livre qui a "saisi et traîné par les cheveux les tyrans civils et les tyrans religieux" /comme Diderot caractérise l'Histoire de Raynal/ ne sont pourtant pas simplement les résultats des conceptions politiques divergentes des collaborateurs.²² Ce livre "collectif" présente les contradictions les plus profondes des pensées politiques de Diderot et de celles de ses amis-philosophes, ainsi peut-on voir à côté de l'apologie de la monarchie absolue, l'idée de la république et l'appel à la révolte.

L'Histoire des Deux Indes fut interdite dans notre pays en 1781, la même année qu'en France, sur la proposition de l'archevêque Migazzi, quoique l'interdiction ne fût pas exclusive.²³

L'Histoire de Raynal a enrichi plusieurs bibliothèques hongroises. Au Nord du pays, dans la bibliothèque de József Pétzeli elle est tout aussi retrouvable qu'à Pest, chez le professeur Antal Kreil, ou au sud de la Hongrie, dans la collection de Julianna Endrődy.²⁴

Le nom de Raynal apparaît dans nos périodiques en 1781 quand on annonce l'interdiction de son histoire coloniale et on écrit sur lui pendant dix ans, toujours avec estime. Non seulement l'auteur mais aussi le sujet du livre est très à la mode. Beaucoup d'articles traitent les atrocités de la colonisation, les produits et les animaux exotiques, les curiosités de la morale des "Deux Indes", même si la source n'est pas l'ouvrage de Raynal.²⁵

Les divergences des idées de ce vaste ouvrage se reflètent aussi dans l'accueil du public hongrois. Premièrement c'est dans les organisations rosicruciennes que le livre est généralement connu, vers les années 1780. Dans les loges, les personnes appartenant aux couches sociales différentes ont pu lire cet ouvrage, de l'aristocratie jusqu'à l'élite bourgeoise. Les franc-maçons eurent la conviction, indépendamment de leur appartenance sociale, que c'est la politique douanière de la cour de Vienne qui empêche le développement économique de notre pays et ils voulaient changer la situa-

tion "coloniale" de la Hongrie à l'aide des réformes radicales aussi du point de vue politique. A ce projet, ils ont trouvé un appui idéologique dans le livre de Raynal. Le jeune Gergely Berzeviczy, futur économiste, lisait dans leur cercle l'Histoire des Deux Indes. La lecture de cet ouvrage l'a convaincu de la nécessité de la liberté du commerce dont la conquête sera le but de sa vie aussi bien en sa qualité d'administrateur que lorsqu'il exprime cette idée dans ses écrits.²⁶

Ábrahám Barcsay, un des principaux représentants de la poésie hongroise des Lumières, membre de la garde du corps de Marie-Thérèse, écrit des poèmes condamnant les barbaries de la colonisation et de la traite des esclaves pendant dix ans, ce qui est intéressant parce que ce sujet n'est pas du tout prépondérant dans la poésie hongroise de l'époque. Ses hésitations en ce qui concerne l'utilité de la colonisation, donc celle du luxe, rappellent les contradictions de Raynal, comme le prouve entre autres son petit chef-d'oeuvre: A Kávéról /Sur le Café/.²⁷

József Kármán, futur adepte du sentimentalisme rousseauiste puise dans l'histoire des colonisations des épisodes sentimentaux à traduire. Des deux traductions parues dans l'Urania en 1794, la première, Eliza a pour auteur Diderot. Ce récit est bien connu en Europe au XVIII^e siècle sous le nom de Raynal; on le publie aussi séparément et dans plusieurs recueils. Quelques années plus tard, Ferenc Kazinczy le retraduit sous le titre de Raynal bucsúja Elizától /Les adieux de Raynal à

Eliza/.²⁸ L'autre histoire, A Két Szeretseny Ifjú /Les deux jeunes nègres/ célèbre la morale des noirs dans un épisode tragique, sentimental.

L'Histoire des Deux Indes fait partie des plus importantes lectures des dirigeants du mouvement jacobin. Martinovics s'est vanté de connaître l'auteur personnellement. Il puise plusieurs pensées politiques à Raynal, il se réfère à lui dans chacun de ses écrits. Pour Martinovics, Raynal est le plus important parmi les philosophes français dans le domaine social, et ce qui est plus intéressant encore, il le considère comme le "père" des penseurs contemporains européens, le trouvant incomparable dans la science de la société civile et politique et du gouvernement des villes et des pays.²⁹ Laczkovics ne mentionne que lui parmi les auteurs français du XVIII^e siècle dans ses lectures, Szentmarjai et Batsányi le considèrent comme un des plus grands esprits français auprès de Montesquieu, Voltaire et Rousseau.³⁰ Daniel Jenich qui s'est suicidé, a écrit cette phrase sur Raynal: "Humani generis adversum tyrannos propugnator accerimus."³¹ Batsányi utilise plus d'une fois comme "machine de guerre" les citations prises dans l'Histoire des Deux Indes: avec les pensées du philosophe français il lutte pour l'impartialité du journalisme, pour le service de la "Vérité Sainte" contre la contrainte idéologique du gouvernement; dans son autodéfense il interpelle ses juges afin qu'ils prennent en compte la légitimité. Dans sa bibliothèque on a trouvé un exemplaire du livre, vraisemblablement dans l'édition de 1783.³²

Les "Annotations" de Pál Óz, faites à partir de l'histoire coloniale de Raynal méritent une attention particulière dans l'analyse de la fortune de cet ouvrage. Sa conception politique s'apparente aux idées les plus démocratiques de l'Histoire des Deux Indes. Il a pris ses notes en français, dans les troisième et quatrième volumes, environ 60 pages sur 640. Aussi montrent-elles à l'encontre des influences plus indirectes ou de la mise en relief de la citation de tel ou tel passage, le mode du choix de ce lecteur hongrois. Óz a copié soigneusement à la tête de ses notes le titre et les données importantes du livre. L'édition qu'il a étudiée est celle de 1783, la même dans laquelle le premier volume a été enregistré parmi ses livres lors de la vente aux enchères de ses biens. Il devait emprunter le livre mais en serait réduit à des hypothèses pour dire à qui il l'avait emprunté et quand il avait pris ses notes.³³ La construction active des textes copiés, leur répartition logique prouvent une compréhension profonde. Il ne garde que les exemples les plus importants à l'opposé des innombrables exemples de l'ouvrage original: du même coup ses notes nous paraissent homogènes malgré ses nombreuses omissions. La transformation du texte sous forme de questions et de réponses, l'arrangement des réponses dans des aliéas, le soulignement des mots importants, les titres ajoutés au texte laissent penser qu'il a pris ces notes pas seulement pour son propre usage.

Dans la première partie de ses notes qui débutent au quart du troisième volume de l'Histoire des Deux Indes, le philosophe français traite un sujet essentiel du XVIII^e siècle:

les possibilités de la réalisation du bonheur humain en rapport avec l'importance du commerce et la nécessité du luxe. Le fait que le lecteur hongrois met à la tête de ses notes le passage traitant l'idée de la liberté du commerce /au lieu de commencer machinalement au début d'un volume ou d'un chapitre/ révèle bien son raisonnement /32fol.-III/29/.³⁴

Raynal lie étroitement la théorie de l'économie et la philosophie morale dans son ordre de pensées. Il prouve que la vie agréable, et non l'ascétisme, est en harmonie avec l'existence naturelle et sociale de l'homme: on devient heureux en réalisant ses désirs et la multiplication des besoins est le moteur de l'activité humaine et aussi du progrès social. Le commerce rend possible la satisfaction des besoins, et il éveille en même temps de nouveaux désirs, ainsi il devient le stimulant du progrès.³⁵ La liberté du commerce sert aussi le rapprochement des peuples et ainsi le bonheur de la "Société Universelle". Le commerce fondé sur des intérêts réciproques et régi par des bonnes lois peut rendre l'homme plus heureux et plus libre /selon l'auteur l'homme ne pouvait alors être vraiment libre que dans le commerce/. Les idées célèbres de Diderot: "la liberté est l'âme du commerce", le libre concours développe l'industrie, le "laisser-faire laisser-passer du capitalisme marchand"³⁶ se trouvent dans ce passage avec cette phrase souvent citée à l'époque: "Désir de jouir, liberté de jouir, il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité

parmi les hommes".³⁷

Le commerce avec des colonies devrait servir pareillement l'extension des rapports humains, l'accroissement du bonheur et le développement économique dans la "métropole" mais aussi dans les "colonies". Le même raisonnement trouve un écho chez l'économiste Barzevicsy: ils devaient penser à la situation dépendante et défavorable de la Hongrie.³⁸ On note par la suite l'exemple des Indes où les mêmes pensées sont actualisées.

Ce sujet fut particulièrement mis en relief par le lecteur hongrois. Après avoir abandonné le passage où Raynal traite l'histoire coloniale, il rédigea lui-même la question qui ouvre un paragraphe nouveau: "Quels sont les causes que les Européens ont subjugué les Indiens et qu'ils n'ont pas le courage de se mettre en liberté?" /sic/ La réponse est complexe et il la donne en plusieurs points. La première cause est l'"esclavage politique", la "tyrannie" ou "despotisme". Le pouvoir "arbitraire" ne précipite nécessairement vers sa destruction et les "révolutions" amènent tôt ou tard le règne de la liberté. Ce mouvement circulaire lui semble nécessaire, tout comme le fait que le despotisme apparaît, parallèlement avec la mollesse, le raffinement extrême, chez les peuples premièrement assemblés en sociétés.

Deux conceptions de l'histoire se concentrent dans l'oeuvre, l'une est la conception cyclique, l'autre la théorie des "révolutions". Cette dernière contient l'idée du progrès continu et caractérise plutôt le développement de l'esprit humain tandis que l'autre plutôt la vie sociale.³⁹

La méthode de l'organisation du texte faite par Pál Óz montre bien qu'il voyait en harmonie les questions politiques, sociales, morales et religieuses. Après l'esclavage politique, le second point parmi les réponses est l'"esclavage civil", social /Raynal-Diderot ne fait pas ici de répartitions/. L'Indien qui n'est pas le maître de sa vie, de ses richesses, de son esprit, est incapable d'actions nobles. Le climat, la religion, les moeurs peuvent encore aggraver l'influence négative de la puissance politique et accélérer ainsi le déclin social. Jamais parmi les hommes à l'état d'esclavage le sentiment du patriotisme ne peut naître, patriotisme qui signifie "mourir pour la défense et la gloire de la patrie". Ainsi les Indiens sont des soldats indisciplinés, lâches, ils se réfugient dans un amour destructeur ou dans le sommeil profond offert par les drogues /32-33fol.-III/108-109/.

La forme d'État idéale ou mauvaise revient plusieurs fois dans ses notes. L'esclavage politique et social amène comme conséquence la condition coloniale. Il prouve cette affirmation non seulement à l'exemple des Indes mais aussi à celui du Mexique où la crainte tient lieu de morale et de principes /36-37fol.-III/176-198/. Les exemples positifs que Pál Óz retient sont celui de Tlaxcala où le souverain suit les conseils d'un sénat élu /36fol.-III/175/ et celui du Pérou dont la richesse est due selon Raynal à ses lois raisonnables et aux moeurs sages garantissant la paix et

le bonheur des habitants /43fol.-III/301./

La méthode de l'abréviation qu'Öz développe pour noter les principes de la colonisation, prouve que le juriste hongrois voulait changer légitimement la dépendance "coloniale" de la Hongrie. Il abandonne conséquemment les remarques concrètes se rapportant aux colonies des "Deux Indes". Par contre, il note les principes généraux de la colonisation que l'auteur français emprunte à Rousseau et note également le résumé des droits légitimes des nations: le pays "offensé" pourra "sans blesser les loix de l'humanité et de la justice, m'expulser et m'exterminer, si je m'empare /.../ de ses propriétés; si j'attente à sa liberté civile; si je la gêne dans ses opinions religieuses; si j'en veux faire mon esclave". Aussi dans l'économie, n'est-il légitime d'établir que des rapports réciproques, ceux qui agissent autrement sont des voleurs "qu'on peut tuer sans remords" /49fol.-IV/107/.

L'exemple qu'il retient du livre de Raynal pour montrer l'importance pour le colonisateur du respect des principes équitables, raisonnables est celui de la "décadence espagnole". La colonisation n'amène pas nécessairement le progrès de la "métropole", il faut aussi une politique sage pour bien utiliser la richesse gagnée; l'Espagne avec l'expulsion de la partie la plus laborieuse de ses habitants, avec la tyrannie qui empêche la liberté des métiers et du commerce, a contribué à sa ruine /50fol.-IV/187-191/. Ce passage de l'oeuvre de Raynal, décrivant le déclin de l'Espagne, est

présent également dans l'ouvrage économique de Berzeviczy. L'allusion à la cour de Vienne semble évidente.⁴⁰

Une des rares parties où la traduction hongroise démontre l'attention particulière du lecteur, est le court paragraphe écrit sur l'esprit national. Cette définition courte est fort abstraite mais elle pouvait servir de point de départ à la réflexion sur un changement favorable du statut politique et de la situation économique de la Hongrie: la "position physique" et les "principes" dérivés des événements historiques doivent être mis en harmonie pour qu'une nation puisse s'avancer vers "l'opulence et le bonheur" et puisse "se promettre du libre usage de ses ressources locales" /51fol.-IV/233/.⁴¹

Óz a placé après ce texte /à la différence de Raynal/ les passages écrits sur la sociabilité et sur les petites sociétés naturelles. Peut-être a-t-il réfléchi sur les rapports de l'"identité" nationale et du bonheur? /51-53fol.-IV/241-274/ Il traduit deux parties où l'auteur français compare la manière de vivre naturelle à la civilisée: l'une désapprouve la nécessité des villes et des pays à population fort nombreuse /cette traduction suggère son aversion à l'égard de Vienne/ et il met à l'opposé le bonheur des petites sociétés naturelles.⁴² Le texte évoque la destruction de la nature et ses conséquences sur la santé physique et morale de l'homme /la traduction du jeune réformiste est si impressionnante qu'on pense aux luttes des défenseurs de la nature de nos jours/.⁴³ Óz note l'exemple du Brésil pour

illustrer l'état naturel joyeux: nous pouvons lire parmi ses notes des lignes élogieuses de leurs danses, de leurs chants, de leur vie heureuse. Mais Óz n'idéalise point l'état sauvage. Il reconnaît /comme le prouve de nouveau sa traduction/ que "l'homme est fait pour la société." Il choisit dans les textes de Raynal de telle façon qu'il puisse montrer également les avantages que les états policés peuvent offrir, sans désavouer sa vive sympathie pour l'état sauvage /accouchement facile, estime des vieillards, hospitalité, etc.; il note même les lignes voulant disculper la tradition de manger les prisonniers: l'anthropophagie/ /51-53fol.-IV/241-274/.

Pál Óz note plusieurs fois les parties blâmant l'activité des prêtres, la superstition, le fanatisme, l'inquisition. Il note la critique de la société théocratique, copie soigneusement la liste des vices des prêtres en Amérique: ils sont sots, voleurs, cupides, ils "entraînent les femmes et les filles dans la débauche", ils ont corrompu les peuples simples vivant sous leur autorité /39fol.-IV/208/.

Il n'abandonne jamais les passages traitant le sort des femmes avec la sympathie caractéristique au siècle des Lumières. Le sort des femmes intéresse particulièrement l'opinion publique hongroise. En 1790, Péter Bárány demande, en se référant à Raynal qu'on permette aux femmes d'assister à la Diète.⁴⁴

Óz note en détail la situation tragique des femmes américaines. Les sociétés primitives, barbares n'apprécient

que les vertus mâles /force, courage/. La "vigilance", l'habileté des femmes ne sont estimées que par les sociétés civilisées. De l'asservissement extrême des femmes par les hommes résulte leur désespoir. Óz note avec compassion l'habitude atroce et désespérée des femmes des rives de l'Orénoque qui font "périr les filles, dont elles accouchent, en leur coupant de trop près le cordon ombilical" /45fol.-IV/24-26/.

Le lecteur hongrois de l'Histoire des Deux Indes s'intéresse particulièrement aux informations nouvelles, aux données statistiques. Il indique partout exactement les chiffres numériques concernant le commerce colonial, les dates des découvertes de différents pays.

Plusieurs "annotations" montrent sa curiosité pour les connaissances des sciences de la nature. Il donne des notes détaillées sur les objets usuels exotiques, des plantes, des animaux rares: le jalap, le pulque, la vanille /il traduit ce passage/, l'indigotier, le quinquina, la cochenille, le cacao, le lama, etc.⁴⁵ Les minéraux, les métaux, les mines l'intéressent également. Les connaissances plus spécialement géographiques l'attirent aussi: il note la discussion sur la formation des montagnes, les signes annonciateurs des tremblements de la terre, la description de plusieurs fleuves et îles /Iles Mariannes, Amazone, l'Orénoque, etc./ Il suit avec intérêt les connaissances anthropologiques: il copie exactement la définition des "différentes espèces d'hommes" qui se trouvent en Amérique

/créoles, métis, noirs, mulâtres/, les spécificités des moeurs et du mode de vie des Brésils.⁴⁶ Les curiosités l'intéressent surtout si elles sont liées aux personnages européens: il revient plusieurs fois à l'individualité extraordinaire de Cortez ou à la vie "amoureuse" des femmes américaines bien qu'il évite soigneusement les redondances.

Ses omissions sont aussi intéressantes: l'histoire des colonisations, les combats, les remarques concernant le métier de l'historien, les exemples antiques ne sont pas notés. Il laisse de côté également les passages critiquant l'iniquité et la cruauté de la traite des esclaves; aucune ligne fustigeant la soif d'or des Espagnols n'est notée. Les épisodes de la colonisation connus à l'époque ne sont pas retenus, il abandonne par exemple celui où Raynal relate la mort de Montezuma.⁴⁷ Les questions religieuses, ainsi celle de la tolérance l'intéressent peu, son intérêt est avant tout politique.

Óz omet aussi des "digressions" morales ou politiques du philosophe où celui-ci prend un ton blâmant ou louangeant avec un enthousiasme véhément.⁴⁸ Il devient donc intéressant qu'il en garde une, celle qui se rapporte à l'égalité devant les lois et qui était connue en Europe à l'époque: "Si le glaive de la loi ne se promène pas indifféremment partout; s'il vacille, s'élève ou s'abaisse selon la tête qu'il rencontre sur son passage, la société est mal ordonnée /38fol.-III/2e3/. Cette note montre bien le démocratisme radical de la philosophie de droit de Pál Óz.

Une des particularités intéressantes des "Annotations" de Pál Óz est que le tiers du texte, presque toutes les pensées politiques proviennent de la plume de Diderot. Ce fait a une importance singulière si on se rend compte que les ouvrages philosophiques et politiques de Diderot n'avaient qu'une influence très indirecte en Hongrie au XVIII^e siècle. Óz a noté les pensées politiques les plus hardies de Diderot, en détaillant les rapports entre le commerce, la liberté, le degré de perfection d'une société et le bonheur, les résultats tragiques de l'esclavage politique et civil; les passages condamnant les prêtres et l'inquisition; les principes de la colonisation; la définition de l'esprit national; la comparaison des peuples naturels et civilisés. Mais c'est Diderot également qui a écrit les passages concernant le sort des femmes, la formation des montagnes, les signes annonciateurs des tremblements de terre, l'anthropophagie, etc. Les textes venant de Diderot donnent le tronc de ses notes, ce qui prouve le goût sûr du lecteur hongrois. On assiste, en lisant les "Annotations", à la rencontre de deux penseurs socialement fort démocratiques. Les notes de lectures d'Óz nous donnent aussi une possibilité de connaître ce jeune penseur éclairé hongrois non seulement comme récepteur compétent des pensées politiques et juridiques, son portrait se dégageant des notes le rapproche des représentants des Lumières françaises en nous révélant

son intérêt étendu, disons "encyclopédique".

Après la répression du mouvement jacobin nous n'avons plus de données concernant l'influence de l'Histoire des Deux Indes. "Le livre qui fait naître les Brutus" n'était pas fortuitement au centre de l'intérêt de nos penseurs éclairés dans une période où on ne pouvait attendre le développement économique de la Hongrie, pareillement à la conception de l'Histoire des Deux Indes, que d'un changement politique radical.

N e t e s

1. Nous avons de sa vie des connaissances très lacunaires, on peut supposer qu'il avait 25 à 29 ans lors de sa mort. Voir: Ses données biographiques enregistrées devant le tribunal: Kálmán BENDA, A Magyar Jakobinusok Iratai - M.J., dans la suite /Les écrits des jacobins hongrois/ Bp. 1957. I.p. 177, II.pp. 719-720; Antal SZIRMAY, A magyar jakobinusok története /L'histoire des jacobins hongrois/, Bp. 1889, p.91; les résultats de son exhumation: A. GÁRDONYI-L. BARTUCZ, A magyar jakobinusok emlékezete /Les mémoires des jacobins hongrois/, Bp. 1919.
2. István KATÓ, A magyar jakobinus mozgalom néhány kérdéséről /De quelques questions du mouvement des jacobins hongrois/, In Századok 84, 1950.p. 222.
3. M.J. III.p. 377. /Cité par A. SZIRMAY, A magyar jakobinusok.../
4. M.J. III.p. 341.
5. A Magyar Jakobinusok Iratai, I-III. Bp. 1952-1957.
6. A. DEGRÉ, Óz Pál szerepe a magyar jakobinus mozgalomban /Le rôle de Pál Óz dans le mouvement des jacobins hongrois/, In Állam és Jog, n. 3, sept. 1953. pp. 26-37.
7. Il s'agissait des frais du cadeau offert à Léopold II. Quart. Lat. 2317. Residua scripta Pauli Óz. T. I. 12. fol. De son journal voir: Éva H. BALÁZS, Berzeviczy Gergely, a reformpolitikus, 1763-1795 /Gergely Ber-

- zeviczy le politicien réformiste/, Bp. 1967.p.157;
M.J. I. pp. 213-319.
8. Lettre de Pál Óz adressée à Ferenc Kazinczy. /M.J. II.
p. 721/.
9. M.J. II. pp. 726-727. /texte en latin, traduction
hongroise par I. KATÓ, Op. cit. p. 222./
10. Voir surtout les études mentionnées de A. SZIRMAY
et de A. DEGRÉ.
11. In Magyar Könyvszemle, 1895, pp. 286, 350; 1896.pp.
117, 156-157. /Les manuscrits ont repassé au Musée
National de Munich./
12. Kálmán BENDA, Ismeretlen politikai költemény 1790-ből
/Poème politique inconnu datant de 1790/, In It, 1951,
pp. 100-105; Zsófia RÓBERT, Az 1790-91-es országgyűlés
pasquillus irodalmához /La littérature de libelle de
la Diète de 1790-91/, In Irodalom és felvilágosodás
/Littérature et Lumières/, Bp. 1974. pp. 811-812.
13. Pál ÓZ, Vegyes töredékei /Fragments mélangés/, Hongrois,
allemands, français et latin. XVIII^e siècle. 94. fol.,
en partie autographe. Oct. Hung. 507.
14. S. ECKHARDT, A francia forradalom eszméi Magyarországon
/Les idées de la Révolution française en Hongrie/, Bp.
1924.pp. 119-120.
15. Béla KÖPECZI, Le Télémaque hongrois, In Hongrois et Fran-
çais. De Louis XIV à la Révolution française, Bp.1983.
pp. 280-281.
16. Oct. Hung. 507. 29-53 fol. Les "Annotations"
proviennent de l'édition de Genève - Neuchâtel,

1783. /Nos citations renvoient à la même édition./

17. Raynal, effrayé par l'anarchie, adresse une lettre à l'Assemblée Nationale. Sa lettre est lue devant l'Assemblée le 31 mai 1791 et paraît aussitôt dans le *Moniteur Universel*. La première partie de la lettre est publiée en traduction hongroise dans le journal *Hadi és Más Nevezetes Történetek* /Histoires militaires et autres nouvelles remarquables/ en 1791. tome IV. pp. 779-780. Raynal y conseille la modération.

Il reconnaît sa responsabilité et exprime son regret d'avoir lui-même prôné la révolte. Il sollicite le peuple afin qu'il donne la possibilité au roi de garantir la légitimité. Il est vivement critiqué par les révolutionnaires pour la révocation de ses idées mais on n'attaque jamais sa personne. Robespierre considère son recul comme la sénilité du "grand homme", A. Chénier l'attaque fortement de tourner contre la Révolution après avoir agité le peuple contre les tyrans. /De son rôle pendant la Révolution: R. MORTIER, Les héritiers des "philosophes" devant l'expérience révolutionnaire, In *Dix-huitième siècle*, 1974. pp. 45-57; D. MORNET, Les origines intellectuelles de la révolution française, Paris, 1934; A. FEUGERE, Un précurseur de la Révolution. L'abbé Raynal, Genève, 1970, Slatkine Reprints./

18. Dans les années postérieures à la mort de Diderot, il n'est reconnu en France et en Europe que comme auteur

dramatique et créateur principal de l'Encyclopédie.

Parmi ses ouvrages philosophiques, ce sont les Pensées philosophiques qui ont exercé une influence considérable.

L'éche de cet ouvrage est reconnaissable chez quelques penseurs hongrois /Martinovics/ mais on rencontre surtout une vive critique à son encontre dans les ouvrages des partisans de la littérature apologétique catholique.

/Voir à ce sujet R. MORIN, Les Pensées Philosophiques de Diderot devant leurs principaux contradicteurs au XVIII^e siècle, Paris, 1975. et notre étude: Diderot et les Lumières hongroises, La fortune littéraire et politique de l'Histoire des Deux Indes, A paraître dans les Actes du sixième Colloque de Mátrafüred, 1984.

/Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale/.

19. La littérature la plus importante concernant l'Histoire des Deux Indes et la participation de Diderot dans la genèse de l'ouvrage: Le livre déjà mentionné de FEUGERE, pour l'initiation, paru la première fois en 1922; H. WOLPE, Raynal et sa machine de guerre... Californie, 1957; Y. BENOT, Diderot, de l'athéisme à l'anticolonialisme, Paris, 1970; ESQUIER, L'anticolonialisme au XVIII^e siècle, Paris, 1951; et les études de M. DUCHET, Diderot et l'Histoire des Deux Indes ou l'écriture fragmentaire, Paris, 1978; Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières, P. 1971; L'Histoire des Deux Indes: une histoire philosophique et politique, In l'Histoire

- au XVIII^e siècle, Aix-en-Provence, 1980., pp. 79-101,
Diderot et l'Histoire des Deux Indes, In Europe, mai
1984, n^o spec. pp. 51-57.
20. Cité dans l'Apologie de l'abbé Raynal, In Textes poli-
tiques de DIDEROT, Paris, 1960. Éd. Sec. pp. 204-205.
21. L'édition de 1783 contient le jugement du Parlement et
la censure de la Faculté de Théologie de la Sorbonne,
en recueillant ainsi involontairement en un seul volume
les pensées les plus hardies de l'ouvrage /X/126-427/.
22. Dans notre analyse nous avons suivi surtout les études
précieuses de M. Duchet.
23. A magyar sajtó története /Histoire de la presse hongroise/
I. 1705-1848. Bp. 1979.p.171. L'archevêque se réfère à
l'exemple français: le livre a été déclaré "très dan-
gereux à la religion catholique, à tous les princes
et à tous les États" et a été interdit. Le décret n'était
pourtant pas exclusif /"si un étranger ou un autochtone
l'apporte sur soi, il faut laisser passer tacitement"/,
ainsi il n'empêche pas sa diffusion en Hongrie. /János
KÓSA, Francia könyvek sorsa Magyarországon /Le sort des
livres français en Hongrie/. In EPhK, 1941. pp. 66-72./
24. Catalogus librorum venalium Josephi PÉTZELI, Pozsony,
1793, pp. 22, 24; S. BOKHARDT, Az aradi közmívelődési
palota francia könyvei /Les livres français du palais
de la culture publique à Arad/, Arad, 1917; D. KOSÁRY,
Mívelődés a XVIII. századi Magyarországon /La culture
au XVIII^e siècle en Hongrie/, Bp. 1980.p. 562.

25. De l'interdiction de l'ouvrage: Magyar Hírmondó, le 23 juin 1781. p. 233. L'article mentionne, faisant preuve de sympathie et de compassion à l'égard de Raynal, qu'on a brûlé injustement son livre, et désapprouve la tendance politique de la cour française qui a causé le malheur du livre et de son auteur, ensuite il ajoute que l'Assemblée Américaine /Amerikai Gyűlés/ a louangé le livre dans un écrit. De la conviction politique du journal rédigé par Mátyás Rát voir A magyar sajtó... p. 76. et Gy. KÓKAY, A magyar hírlap-és folyóiratirodalom kezdetei /Des débuts de la presse et de la littérature périodique en Hongrie/ Bp. 1970. p. 105.

On informe le public de temps en temps du prix du café et du sucre de canne, avec une explication politique des causes de la hausse des prix /Magyar Hírmondó, 1781, 1792./ L'augmentation des prix en 1792 /dont la cause est mis en rapport avec la révolte des noirs/ inspire deux écrits plus longs. Dans un poème ironique on blâme les femmes qui dépensent la fortune de la famille pour se procurer des produits exotiques /Ibid. 1792. II. pp. 129-134./. L'auteur de l'autre article veut déshabituer ses lecteurs de la consommation du café, en citant la pensée d'un grand moraliste français /il s'agit probablement d'Helvétius et non de Raynal/, présentant les atrocités de l'esclavage: "on ne peut pas regarder le

le moindre morceau de sucre sans le voir arrosé de sang". Il évoque aussi la perte des peuples se disputant la propriété des îles et il termine ainsi ses lignes: "Ne-peut-on pas veir le café versé dans la tasse comme une boisson mélangée avec du sang humain?" /Ibid. 1792. I. pp. 278-279./ Dans le Mindenes Gyűjtemény, en détaille les différentes espèces de café, et en réfléchit des possibilités de l'implantation du café et du coton dans le pays; en critique vivement la "barbarie" des colonisateurs européens qui ont transformé l'Amérique et l'Afrique en un "champ ensanglanté". /1790.III,pp. 371-379, IV. pp. 379-385, 392-400, 1791, IV. p. 334./

26. É.H. BALÁZS, Contribution à l'étude de l'ère des Lumières et du josphisme en Hongrie, In Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale /Actes du Colloque/, Bp. 1970. p. 38. TESSEDIK-BERZEVICZY, A paraszток állapotáról Magyarországon /De l'état des paysans en Hongrie/, Bp. 1979.
27. Concernant l'influence de Raynal sur le poème voir: Gy. SZÓKE, Barcsay Ábrahám: A kávéra, In Irodalom és... pp. 765-779; F. BIRÓ, A fiatal Bessenyei és iróbarátai /Le jeune Bessenyei et ses amis-écrivains/, Bp. 1976. pp. 76-95.

Barcsay condamne, comme Raynal, les atrocités des colonisateurs, plaint le sort des "Indiens innocents" asservis par des Européens rapaces, l'Afrique brûlée,

l'Amérique pillée /A magyarországi tudományoknak fő gyűllekezetihez, Lengyel, török, muszka háboru kezdetén, A háboruskodás ellen/. Il peint le trafic des esclaves avec des couleurs tragiques /A háboruskodás ellen/, et il blâme l'Anglais et le Hollandais rapaces qui ont ensanglanté les mers et qui "Mènent au marché leurs frères humains avec des animaux". Le ton de son poème s'imprègne de compassion quand il décrit la vie "pire que la mort" des Africains trainés dans les mines de l'Amérique. Le poète hongrois voit dans la traite des esclaves la diffamation du droit naturel et il visonne la perte des conquérants actuels. Il trouve le plus révoltant, de même que Baynal, le comportement des prêtres qui massacrent "au nom de Dieu" /Lengyel, török, muszka,... A fősvénységéről a Tiszának méregetésakor/. Mais il comprend l'importance du commerce qui peut relier les peuples tandis que les guerres les séparent. Son désir extrême de la paix le pousse pourtant à condamner la colonisation, même si cela signifie l'empêchement du progrès: "Dis-moi quel bonheur a apporté le voile de Colombe; /pour l'argent s'entretuent les galères chrétiennes..." /A fősvénységéről.../ Il hésite à accepter ou à refuser le luxe. Son aversion à l'égard de la cour de Vienne joue aussi un certain rôle dans le refus des produits exotiques /donc venant de l'étranger/ et aussi sa volonté de défendre les productions hongroises /Barcsay báró Orczának midőn a vizek folyásának egyengetésére rendeltetett volt/.

28. Uránia, 1794. II. pp. 111-118 et III. pp. 243-245. et
F. KAZINCZY, Versek, műfordítások, széppróza, tanulmányok /Poésies, traductions artistiques, textes en prose, études/, Bp. 1979. pp. 174-177. /La traduction date de 1797./
29. ECKHARDT, A francia... pp. 118-119; M.J. I. pp. 129, 139, 141, 354, 419, 451, 581, 639, 762; II. pp. 203, 776. I. MARTINOVICS, Oratio ad proceres et nobiles regni Hungariae, 1790. Le libelle a été traduit en hongrois par J. LACZKOVICS, A Magyar-Ország' gyűlésiben egyben-gyűltt méltóságos és tekintetes nemes rendekhez 1790-ik Esztendőben tartattatott Beszéd. s. 1. 1791. Notre citation renvoie au texte hongrois pp. 89, 91.
30. M. J. II. p. 513; III. p. 373.
31. Rezső GÁLOS, Kármán József, Bp. 1954. p. 186.
32. Vélekedés és javallás /Avis et propositions/, In Magyar Museum, 1792. II. p. 418; Toldalék in Viaskedés /Annexe In Combat/, 1810. Voir J. BATSÁNYI, Összes művei /Oeuvres complètes/, Bp. IV. pp. 35, 106. "Malheur à l'état où il ne se trouverait pas un seul défenseur du droit public! Bientôt ce royaume se précipiterait, avec sa fortune, son commerce, ses princes et ses citoyens, dans une anarchie inévitable. Les lois, les lois pour sauver une nation de sa perte, et la liberté des écrits pour sauver les lois." /M. J. II. p. 589. le 28 avr. 1795./
33. Nous ne partageons pas l'opinion de S. Eckhardt selon lequel "le patriote revant de la liberté" a été mis en prison quand il a pris ses notes puisqu'alors les III^e

et IV^e volumes devraient se présenter dans l'inventaire de ses biens; on ne peut pas non plus dire qu'il devait "déposer la plume au milieu d'une phrase" comme le pense l'auteur de l'étude; Óz a terminé non seulement la dernière phrase, mais aussi la dernière pensée dans ses notes.

34. Nous indiquerons par la suite, en nous référant aux notes de Pál Óz le numéro du folio, en citant le texte de Raynal, le volume/le numéro de la page.
35. Une conception pareille caractérise nos écrivains contemporains. Voir à ce sujet F. BIRÓ, A fiatal Bessenyei... Dans le *Mindenes Gyűjtemény* on prouve statistiquement, comme Raynal que le commerce avec le café est salubre. Dans la conclusion, l'auteur prêche la nécessité de la liberté de la production et celle du commerce en se référant à la Nature qui organise l'ordre des choses de telle façon que celui qui gaspille n'agit pas tout à fait mal car il donne ainsi du travail aux ouvriers. "La liberté est la vie du Monde: la contrainte en est la mort."
/1789. I. 427-429/.

Lőrincz Orozsy aboutit dans ses poèmes à une conclusion pareille sous l'influence de Voltaire: il voit dans le luxe, dans les "vanités" le ressort du développement de l'Humanité /Barátságos beszédje egy urnak káplánjával/. Berzeviczy prouve avec des arguments économiques que "comme le luxe est le stimulus de l'industrie... il est vraiment utile pour l'industrie et le commerce". /Magyar-

ország kereskedelméről és iparáról /Du commerce et de l'industrie de la Hongrie/, In A parasztok állapota-ról Magyarországon /De l'état des paysans en Hongrie/, Bp. 1979. p. 353.

36. M. DUCHET, L'Histoire des Deux Indes: Une histoire... pp. 86-87.

37. Voir l'analyse de cette pensée de Raynal dans l'étude de M. DUCHET, Diderot et l'Histoire des Deux Indes... p. 166.

38. BERZEVICZY, Magyarország kereskedelméről ... pp. 342 et 344. Selon lui, les peuples civilisés, émergés de la barbarie ont des besoins se multipliant qui amènent le progrès du commerce, et par la suite, l'accroissement du nombre des habitants et de leur économie. Ainsi l'Europe a vaincu les Indes, ainsi l'enrichissement rapide de la Hollande a été possible. Il considère comme une loi économique la liberté du commerce et il affirme que toutes les contraintes lui sont nuisibles. Éva H. BALÁZS attire l'attention sur le fait que les franco-maçons hongrois ont utilisé les pensées de Raynal sur la liberté du commerce contre la politique économique mercantiliste des Habsbourg. /Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale, Actes du Colloque de Mátrafüred, Bp. 1975. p. 27./

39. En s'opposant à la théorie du climat de Montesquieu, bien connue chez nous à l'époque, cette théorie, conçue par Helvétius, essaie de diminuer le rôle de la fatalité

dans l'histoire. Voir à ce sujet l'étude/par quelques côtés discutables/ de G. BENREKASSA, Politique et matérialisme, In La politique et sa mémoire. Le politique et l'historique dans la pensée des Lumières, Paris, 1983. pp. 182-256.

40. Op. cit. p. 348.

41. Őz traduit l'expression "esprit national" par les mots "nemzeti lélek" selon l'usage de l'époque.

42. Le nombre des habitants de Vienne est à l'époque d'une échelle plus grande que celui des villes hongroises. La même angoisse se reflète dans les poèmes de Á. Barcsay /p. ex. Scytháknak védelmők/.

43. En voici quelques phrases: "Levegő-egék meg vesztegettetett, vizeik el-romlottak, a föld nagy tállyon ki van tsigázva; rövidül az élet: a bőségnek édességei igen kevésbé éreztetnek, a szűkségtől való félelem rendkívül való. Itt születnek az egész tartományokra el-terjedő nyavalyák; itt van a gonosz tselekedeteknek, a 'bűnöknek, a' meg feslett erköltsőknek lakóhelye." /L'air en est infecté; les eaux sont corrompues, la terre épuisée a des grandes distances; la durée de la vie s'y est abrégée; les douceurs de l'abondance y sont peu senties, les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques, c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolus." /51f.-IV/24/.

44. Győző CONCHA, A kilencvenes évek reformeszméi és következményeik /Les idées réformistes des années 90 et leurs résultats/ Bp. 1885. p. 99.
45. Dans les périodiques hongroises de l'époque on trouve maints articles sur le même sujet. Il y a surtout de nombreux articles dans l'Urania où à partir des détails de la fabrication de la porcelaine jusqu' à la description minutieuse de l'oiseau-mouche, le lecteur a pu acquérir des connaissances étendues sur les pays exotiques.
46. Voir au sujet de l'essor des connaissances anthropologiques à l'époque: M. DUCHET, Anthropologie et Histoire...
47. Bessenyei insère par exemple dans son ouvrage Tolerantia /1775-1778/ le dialogue fictif de Cortez et de Montezuma et la prière en vers de Montezuma. / Op. cit. Nyiregyháza, 1978. pp. 41-59./
48. Le style emphatique de l'oeuvre admiré par Batsányi et Martinovics, sera encore connu en 1805 quand ses idées perdent déjà de leur actualité et la mention des "tonnerres de Raynal" par T. Ragályi prouve la survivance de l'influence du style de Diderot en Hongrie. /KAZINCZY, Levelezése /Correspondance/, Bp. 1905. III. p. 300./